

Minorités linguistiques et société Linguistic Minorities and Society



Langages et écritures de l'exil : l'Ouest canadien, terre d'asile, terre d'exil, Pierre-Yves Mocquais (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 282 p., coll. « Perspectives de l'Ouest »

François Paré

Number 12, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1066530ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1066530ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, F. (2019). Review of [*Langages et écritures de l'exil : l'Ouest canadien, terre d'asile, terre d'exil*, Pierre-Yves Mocquais (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 282 p., coll. « Perspectives de l'Ouest »]. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (12), 179–181.
<https://doi.org/10.7202/1066530ar>

Tous droits réservés © Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Compte rendu

Langages et écritures de l'exil : l'Ouest canadien, terre d'asile, terre d'exil

Pierre-Yves MOCQUAIS (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 282 p, coll. « Perspectives de l'Ouest ».

Par François Paré

Université de Waterloo

Ce recueil d'une quinzaine d'articles est issu du colloque éponyme tenu à l'Université de Calgary en septembre 2014 sous l'égide du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO). Comme l'explique Pierre-Yves Mocquais dans un bref avant-propos, cette rencontre internationale avait rassemblé un contingent de chercheurs canadiens et français dont l'objectif était de mettre en rapport les conceptions de l'exil dans des contextes culturels et politiques très différents (Afrique, Europe, Québec et Ouest canadien). Au moment de publier les actes, toutefois, cette envergure comparatiste a été largement écartée puisque, ne s'intéressant sans doute pas à l'histoire littéraire de l'Ouest canadien, les Presses de l'Université François Rabelais de Tours se sont occupées exclusivement de la publication du contenu « français » du colloque, sous un titre identique accompagné du sous-titre plus général « Errances, postures, fécondités ». L'ouvrage dirigé par Pierre-Yves Mocquais est donc, à l'exception de deux articles, le produit de chercheurs œuvrant dans des universités canadiennes. En dépit de ce facteur de convergence, le contenu du volume reste extrêmement disparate, la notion d'exil, réel ou symbolique n'étant traitée de façon substantielle que dans le tiers des articles réunis ici.

Dans son introduction, Pierre-Yves Mocquais souligne la pertinence des représentations de l'exil dans la cadre des recherches récentes sur les colonialismes, les guerres, les migrations forcées et la montée des problématiques diasporiques. Ces phénomènes de déplacement identitaire alimentent aujourd'hui un puissant imaginaire de la dislocation. Mocquais rappelle qu'en littérature l'expérience exilique acquiert une dimension symbolique qui gauchit

énormément le concept afférent et le rend très difficile à cerner : « Les récits d'exil sont caractérisés essentiellement par leur dimension synecdochique : *a priori* sanctionnant un dérèglement de et dans l'espace, un déplacement géographique, les récits de l'exil disent surtout un bouleversement ou un décalage intérieur » (p. 4). C'est dans cette optique, moins empirique que symbolique, que le vaste territoire de l'Ouest canadien a pu représenter au cours de son histoire une terre d'exil, où les figures du cowboy et du *homesteader* ont côtoyé celles de l'immigrant en quête d'une vie meilleure et du voyageur à l'affût des vastes espaces des plaines de l'Ouest. En marge de ces déplacements, d'autres populations, autochtones et métisses, ont cherché à exprimer les déchirures d'une expérience coloniale qui se poursuit à ce jour et que peuvent justement traduire les disjonctions mentales propres à l'expatriation.

Si bon nombre des auteurs de ce collectif prennent soin de mentionner l'exil dans les études qu'ils proposent, peu d'entre eux, cependant, arrivent à situer leur objet de façon convaincante dans la problématique générale du volume. En effet, malgré la plasticité théorique du concept, il est difficile de penser les œuvres de Marguerite Primeau ou de Maurice Constantin-Weyer, ou même celle de Marco Micone au Québec, comme des réflexions crédibles sur l'exil. Nulle expérience du voyageur français venu passer quelques années de fortune dans l'Ouest canadien et nul écho du fils d'immigrants capable de retourner à volonté dans son pays natal ne sauraient légitimement se réclamer de l'éclatement douloureux et de l'intense nostalgie qui fondent toute conception de l'exil. À l'exception peut-être des excellents travaux de Danielle Schaub sur *Nord perdu* de Nancy Huston ou de Marie Vautier sur la fracture de l'identité dans *Bilingual being: My life as a hyphen*, le troublant récit autobiographique de Kathleen Saint-Onge, les études rassemblées ici évoquent plutôt les formes d'itinérance et les traditions d'accueil qui caractérisent les modes de peuplement du Canada à partir de la fin du XIX^e siècle. Admettons néanmoins, avec leurs auteurs, que l'expérience exilique, dans ses formes plus stylisées et diffuses, puisse resurgir là où on l'attend le moins.

On sent aussi chez plusieurs chercheurs le désir de faire connaître des pans oubliés de l'histoire littéraire de l'Ouest canadien. Dans une étude très intéressante, Estelle Dansereau s'attache, par exemple, à retracer les activités de la *Revue littéraire de l'Alberta*, fondée par Christine Dumitriu van Saanen à Calgary en 1982. L'existence éphémère de cette publication (cinq numéros à peine) témoigne, selon Dansereau, de « la pénurie d'une esthétique moderne ancrée à la fois dans la communauté et l'expression littéraire » (p. 89). Pour sa part, François-Xavier Eygun évalue l'importance de l'œuvre méconnue de Marguerite Constantin-Fortin, sœur du célèbre romancier français Maurice Constantin-Weyer. Quant à Antoine Eche et Glen Campbell, ils s'intéressent aux récits de voyage d'André Borel, soit *Croquis du Far-West canadien* (1928) et *Le Robinson de la Red Deer* (1930). Si ces œuvres somme toute assez marginales rendent compte d'un regard extérieur sur l'Ouest canadien, elles ne participent guère à la construction d'une littérature originale. C'est dans cette même

optique de la redécouverte d'écrivains méconnus que se situe l'article très fouillé de Simon Harel sur le *Journal d'un hobo* du romancier québécois Jean-Jules Richard (1911-1975). La figure d'itinérance repose ici à la fois sur le refus et le désir : « Ainsi le hobo est-il celui qui est marqué, stigmatisé, mais aussi désiré, adoré, à la manière d'un chaman ou d'un nouveau dieu » (p. 212). Par son ambivalence, le vagabond s'apparente bien plus au voyageur venu d'ailleurs qu'à l'exilé dont le regard reste tourné vers la rupture violente de la dislocation et de l'oubli.

Par ailleurs, Carol Léonard consacre un très bel article aux signes toponymiques de la présence francophone dans l'Ouest canadien, des premiers voyageurs français au XVII^e siècle à la « déferlante colonisatrice » (p. 174) et à l'anglicisation des toponymes, surtout en Alberta et en Saskatchewan. Les propos du chercheur proposent une inscription frappante de l'exil dans le territoire lui-même tel qu'il est nommé et re-nommé. Dans leurs études respectives sur le théâtre contemporain, Louise Forsyth et Louise Ladouceur s'intéressent aux déplacements identitaires qui émanent du contact entre le français et l'anglais, notamment dans l'œuvre de Marc Prescott. L'article de Ladouceur sur ce dramaturge franco-manitobain est particulièrement pertinent, car il pose un regard lucide sur « un artiste qui a refusé de se soumettre à l'injonction d'écrire en français pour protéger une langue minorisée » (p. 146). Dans ce cas, la langue indécidable est porteuse d'un fort sentiment de perte qui, selon l'auteure, s'apparente à l'exil.

Comme on peut le voir, cette notion centrale de l'exil reste largement évasive. Si le présent recueil s'approche à quelques reprises d'une définition qui tiendrait compte du contexte propre aux francophonies minoritaires de l'Ouest canadien, il se limite le plus souvent à décrire certaines tensions fugitives, une impression de perte même, sans pouvoir théoriser leur fonctionnement textuel ou historique.

François Paré
fpere@uwaterloo.ca